

Comme il commençait à pleuvoir un peu je dis à mes compagnons que, si la pluie continuait, je les attendrais dans ce petit bois.

Je partis et arrivai bientôt à la petite rivière. J'aurais pu facilement continuer ma route et arriver ce jour même à Pembina, car la petite pluie n'était pas froide et mon cheval aurait pu manger en route. Mais comme j'avais promis à mes gens de les attendre là, ne me doutant pas du mauvais temps du lendemain, je me fis un petit abri contre la pluie et un petit feu.

À la tombée de la nuit, un jeune Anglais arriva dans mon campement. Il venait du fort Garry et allait à la rencontre d'un oncle avec deux bœufs, ayant appris, me dit-il, que ceux de son oncle ne pouvaient plus marcher pour cause de fatigue. Je lui dis que j'avais quitté son oncle le matin, qu'il était bien et que je l'attendais le soir même avec ses compagnons. De crainte qu'il ne lui arrivât quelque accident pendant la nuit, je le priai de rester avec moi jusqu'au matin. — Non, me répondit-il, je suis trop inquiet de mon oncle. Quel est le chemin ? — Je le lui indiquai de mon mieux et il continua sa route.

Je me couchai et m'endormis près de mon petit feu. Le lendemain matin, à mon réveil, je me trouvai environné de 6 à 7 pouces de neige, soulevée par un grand vent du Nord-Ouest. . . . Que faire ? J'avais perdu le vendredi à attendre inutilement, et il ne me restait plus qu'un jour pour arriver afin de dire la messe le dimanche. Mon cheval, — ce beau cheval que j'aimais et auquel la veille j'avais pu donner seulement quelques poignées de foin gelé épargné par le feu de la prairie, — qu'allait-il devenir ? Je n'avais plus rien pour le nourrir. Moi-même je n'étais guère mieux. Il ne me restait plus que quelques miettes de pain et une poignée de *senelles* (fruit de l'aubépine sauvage), que m'avait donnée M. Desmarais. J'avais eu de la peine la veille à me procurer du bois : comment faire maintenant que la terre était couverte de neige ? Dans ces circonstances je pensai prendre le parti le plus sûr en partant. Comme je ne pouvais pas comme les autres jours, dire mon bréviaire à cheval, je récitai mes petites heures et fis sécher un peu la couverture de mon cheval que j'avais trouvée sous ses pieds. Ma montre s'était dérangée depuis quelques jours, de sorte que je ne pouvais savoir l'heure. Probablement qu'il se faisait déjà tard quand je quittai le bois.

III — UNE RETRAITE DE CINQ JOURS SOUS LA NEIGE.

Le vent du Nord-Ouest qu'il fallait affronter ne transportait pas assez de neige pour m'empêcher de remarquer par des gros brins de foin alignés, que le feu n'avait pas tout brûlé, que j'étais dans la bonne direction du chemin d'été. Le soir venu, mon cheval étant fatigué, il m'était impossible d'aller plus loin. Au reste je savais qu'il